

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

ABONNEMENTS (du 1^{er} ou du 16 de chaque mois)
France. — Un an, 35 fr. 6 mois, 18 fr. 3 mois, 10 fr.
Étranger. — Un an, 70 fr. 6 mois, 36 fr. 3 mois, 20 fr.
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus

Administration: 88, Champs-Élysées, Paris
Téléphone: Wagram 57-44 et 57-45

Rédaction: 20, rue d'Enghien, Paris
Téléphone: Gut. 02.73 - 02.75 et 15.00
Adresse télégraphique: EXCEL-PARIS

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

LES ÉTATS-UNIS ACCUEILLENT A LEUR TOUR DES PETITS BELGES



Par le paquebot "New Amsterdam" viennent d'arriver à New-York des enfants belges. Les uns étaient attendus par des parents qu'ils avaient en Amérique, les autres, sans famille, ont été adoptés par de généreux citoyens des Etats-Unis. Ces enfants, pendant le voyage, portaient sur une étiquette un numéro d'ordre et leur état civil.

Ayuntamiento de Madrid

La littérature devant l'Histoire

Hier, l'Académie française, qui, depuis le début de la guerre, avait suspendu ses séances de réceptions solennelles, a reçu — avec le cérémonial accoutumé, mais, en raison des circonstances, avec un recueillement plus grave encore que d'habitude — M. de La Gorce, l'historien, fort justement réputé, de la République de 1848 et surtout du second Empire.

Très substantielle, d'une ordonnance claire et simple, l'histoire de M. de La Gorce offre beaucoup d'intérêt. Vraiment elle fait bien comprendre ce règne, à la fois si près et si loin de nous, et qu'il n'était pas facile de faire revivre en historien. La politique intérieure du second Empire y est lucidement exposée. Les événements militaires y sont montrés dans leur enchaînement et leurs conséquences. Et M. de La Gorce donne avec vigueur son sentiment sur la politique étrangère de Napoléon III, qui est loin d'avoir toujours son approbation, mais qu'il étudie avec impartialité.

Il accorde, sinon moins d'attention, du moins une place plus mesurée, à l'art et à la littérature du second Empire, qui offre pour tant des richesses abondantes et variées au jugement des historiens. Mais on ne peut pas tout dire, surtout lorsqu'on a tant à dire ! D'ailleurs lorsqu'on édifie avec patience et quiétude une œuvre solide qui doit nécessairement, un jour ou l'autre, conduire son auteur à l'Institut, n'est-il pas élégant et généreux de laisser au confrère qui vous y recevra l'agréable surprise et la bonne fortune d'un petit coin à défricher dans votre œuvre même ?

Le poète Henri de Régnier, qui, sans dédaigner les méandres et les mystères de la politique, est, par grâce de nature, plus continuellement attentif à la littérature et à l'art, ne pouvait manquer de découvrir dans l'ouvrage de M. de La Gorce cet espace moins exploré.

Comment pourrions-nous oublier que c'est sous le second Empire — et, il est strictement juste de le reconnaître, grâce à l'intervention personnelle de Napoléon III — que le génial et douloureux Carpeaux exécuta son œuvre si vivante, si décorative dans sa vérité et dans sa poésie.

Rappelons-nous aussi que, en ce même temps, ceux que l'Histoire honore sous le nom glorieux de « Maîtres de 1830 », Corot, Millet, Daubigny, Rousseau, continuent avec éclat leur œuvre magistrale ; qu'Ingres et Delacroix achèvent la leur en beauté ; que Gavarni est le critique social et l'élégant dessinateur satiriste des mœurs de l'époque ; que Daumier, peintre à la vision large et simple, montre autant de sobre grandeur dans ses toiles que dans ses lithographies ; que Barvè ajoute sans cesse des chefs-d'œuvre aux chefs-d'œuvre ; que Constantin Guys, que Baudelaire révèle et glorifie en des pages restées célèbres, évoque en la fine grisaille de ses dessins les élégantes du moment ; que Raffet raccorde, avec son admirable décor de l'Épopée, les soldats de Crimée et d'Italie.

Et tandis que ces gloires resplendissent encore, le vigoureux Courbet, peintre magnifique de la vérité, coloriste ardent, délicat et fort, construit, au milieu des sarcasmes et des colères, mais soutenu aussi par de jeunes enthousiasmes, une des œuvres les plus originales et les plus importantes de la peinture française ; Edouard Manet, autre très grand peintre, autre gloire française, commençait dans la plus rude des batailles son œuvre si belle ; Puvis de Chavannes avait déjà orné de ses délicates harmonies quelques murailles, entre autres celles du musée d'Amiens où, depuis 1862, rayonnent les panneaux de la Guerre et de la Paix ; Pissarro, Cézanne, Sisley, Claude Monet, Renoir, Degas avaient déjà peint de nombreux chefs-d'œuvre.

En littérature, même originalité, même éclat, même splendeur infiniment diverse. Victor Hugo n'était évidemment pas des fameuses « séries » de Compiègne, ni l'hôte familier de la princesse Mathilde, si gracieusement accueillante aux écrivains. Mais, des ro-

chers de Jersey ou de Guernesey, il lançait la foudre des *Châtiments* qui, pour ne pas chanter les louanges du régime, n'en illuminent pas moins l'époque, puis les *Misérables*, les *Travailleurs de la Mer* et la *Légende des Siècles*.

Si Baudelaire, dans la sobre et bizarre magnificence de ses évocations, se tenait à l'écart, si Barbey d'Aurevilly n'obtenait pas toute la faveur que méritaient ses figures démoniaques, torturées par la flamme intérieure. Théophile Gautier, Prosper Mérimée, Sainte-Beuve recevaient des hommages officiels. Gustave Flaubert, le grand maître du roman, Edmond et Jules de Goncourt, ces artistes originaux et précieux, étaient les familiers du salon de la princesse Mathilde.

Les grands critiques de l'époque étaient, avec Sainte-Beuve, Taine et Paul de Saint-Victor. Augier et Alexandre Dumas représentaient avec éclat l'art dramatique. Ludovic Halévy, si fin et si délicatement lettré, et Meilhac n'étaient pas que les collaborateurs d'Offenbach. Michelet poursuivait son œuvre ardemment évocatrice et de la plus généreuse poésie. Renan, tout en reconstituant le passé lointain, nous enseignait à vivre le présent avec indulgence et libéralisme.

Et autour d'eux, derrière eux, tant d'autres, d'une originalité moins saisissante peut-être, mais dont l'œuvre, ou brillante, ou profondément humaine, ou délicieuse de grâce, contribuait à faire de cette époque une mémorable époque de littérature et d'art ! Peut-être sera-ce la plus durable gloire du second Empire.

Georges LECOMTE.

Ce que l'on dit

En attendant...

Le président Wilson souhaite la paix universelle et perpétuelle. D'autre part, il croit qu'elle ne peut se fonder que sur le règlement du conflit européen actuel par « une paix sans victoire » d'un côté et de l'autre. Et s'il se trompait ? S'il était meilleur juriste que bon psychologue ? Si l'Allemagne non vaincue gardait un esprit incompatible avec la paix future, justement parce qu'elle ne comprendrait point pourquoi elle a été forcée de lâcher sa proie, puisqu'elle n'a pas été battue suffisamment ?

L'orgueil national des Allemands est fondé sur un mysticisme matérialiste que Camille Mauclair vient de définir avec un grand bonheur d'expression dans son *Vertige allemand*. « Dans un tel peuple, dit-il, la force nocive du corps d'idées est plus puissante qu'en tout autre parce qu'il a fondé sa force sur l'obéissance passive des individus. » L'individu y est volontairement perdue au cadaver, maniable comme un cadavre. Grâce à cela s'est organisée l'entreprise la plus grandiose dans l'orgueil amoral qui ait jamais menacé l'humanité : une société anonyme pour la captation d'une planète par une race... La meilleure définition que je sache de cet Etat-Monstre, de ce Moloch ultra-moderne, a été donnée par Jules Huret, dont les livres sur l'Allemagne avaient une si haute valeur d'avertissement : « Un minimum de civilisation morale dans un maximum de civilisation matérielle. »

Si l'Allemagne échappe au châtiment, elle ne comprendra pas pourquoi elle a manqué son but, pourquoi elle n'a pas réalisé son rêve de domination sur le monde. Elle continuera de se considérer comme la meilleure et par conséquent comme appelée à régner sur le monde, puisque militairement, jusqu'à la fin du conflit, elle se sera considérée comme la plus forte — la force étant pour elle le véritable droit. Elle peut alors n'avoir qu'un souci : celui de recommencer un jour, en s'y prenant mieux.

Pierre MILLE.

A propos des permissions qu'on a parlé d'accorder aux soldats de l'armée d'Orient, nous avons reçu ces justes doléances d'un jeune poilu de la classe 15 :

« Reconnu « bon » en novembre 1914, nous écrivait-il, je fus, après deux mois de dépôt seulement, dirigé sur les Dardanelles. Blessé, presque à mon arrivée, par une balle qui me traversa le bras, je fus évacué sur Toulon. Six jours de permission pendant ma convalescence ; puis je partis pour la Serbie, où mon régiment avait été envoyé. »

Il y aura de cela deux ans le 1^{er} avril ; deux ans sans voir maman, papa ni la maison.

« Aussi pensons-nous, quelquefois avec amertume, à nos camarades du front français qui vont en permission tous les quatre mois. Car, même si l'on nous accorde une permission de vingt et un jours, comme le général Roques nous l'avait promis, il y aura bien peu des nôtres qui pourront en profiter. »

« En effet, le nombre des permissionnaires ne doit pas excéder un homme par compagnie. Si donc il faut compter pour trois soldats deux mois d'absence, jugez du temps qu'il faudra pour que les deux cents hommes de ma compagnie voient arriver leur tour. »

Papa, maman, la maison : ce cri naïf et tendre ne sera-t-il pas entendu en haut lieu ?

Il neige dru sur la Bretagne, et les Bretons en sont ébahis !

Les oiseaux des campagnes, verdets, pinsons, bergonnettes, viennent picorer jusque dans les rues de Saint-Malo. Mais les poules noires des chaumières isolées n'ont pas besoin d'aller si loin chercher leur subsistance. On leur cède la place d'honneur devant le feu d'ajoncs qui brûle dans la cheminée, et on leur sert respectueusement double ration de pâtée et de grains.

C'est que les poules noires, qui jouent, comme on sait, un grand rôle dans les superstitions bretonnes, ont, assurent les bonnes gens, le pouvoir d'amener la neige pour se venger de n'être pas assez soignées ! Et, dame ! en cette époque d'économies...

Dis donc, la poule noire, « c'est ta faute, s'il fait ce temps-là ? »

Les froids excessifs que nous traversons ont eu une répercussion directe sur le Métro — dans lequel le chauffage est gratuit.

Jamais on ne vit tant de voyageurs se presser aux guichets des gares souterraines ! Hier, avant-hier, la foule faisait queue patiemment — ou impatiemment — entre les chaines ; et à certaines stations, pour éviter les bousculades, des agents de police veillaient, au milieu du brouhaha des conversations.

C'est que, si nombreux qu'ils fussent, il n'y avait pas que des voyageurs.

Des camelots, chassés par le froid qui régnait « sur terre », s'étaient, eux aussi, faufilés dans les escaliers souterrains. Ils y vendaient, en se cachant un peu, du papier à lettre ou des violettes ! Des enfants jouaient. Des femmes tiraient leur tricot.

Bref, grâce à sa température constamment démente, le Métro est devenu une sorte de « Petite Provence » souterraine où affluent les Parisiens gelés !

Après l'effroyable catastrophe survenue dans une usine de munitions et dans laquelle périrent tant de vies humaines, les tribunaux anglais redoublent de sévérité à l'égard de ceux qui n'observent pas les mesures de prudence que commande cependant la sécurité de chacun.

C'est ainsi qu'hier, pour avoir été surprises en train de fumer des cigarettes dans un couloir adjacent à un atelier où se préparaient des explosifs, deux jeunes filles de dix-neuf à vingt ans ont été condamnées à quinze jours de « hard labour », malgré leurs larmes et leurs cris de repentir.

Dura lex...

Une ligue va se former pour préconiser, dans un but d'économie publique, l'usage du thé sans sucre, non agrémenté de gâteaux sucrés.

Il sera rappelé aux membres de cette ligue que les vrais amateurs de thé non seulement ne le sucrèrent pas, mais encore ne supporteraient point de savourer, entre deux tasses, des gâteaux sucrés, comme éclairs ou babas.

Nous ne voudrions point décourager les excellentes intentions de la ligue « pour le thé sans sucre », mais qu'elle s'arme de courage contre les désillusions ! Rares seront les maisons de thé qu'elle convaincra. Sans doute, le sucre et les gâteaux n'ajoutent rien à l'arôme d'une tasse de thé ; mais les papotages non plus... Et pourtant !

Osons voir que la tasse de thé n'est qu'un prétexte, et que manger des gâteaux en potinant est le véritable but.

Le directeur d'une de nos plus importantes maisons de charbon est en ce moment fort ennuyé. Il n'ose presque plus sortir de chez lui. Il y a deux ans, il paria avec un fonctionnaire de la préfecture de police que la guerre serait finie le 1^{er} janvier 1917. Or, la guerre dure. Donc, il a perdu.

L'enjeu était : cent sacs de charbon, ou leur valeur en espèces. Le charbon est rare, comme on sait. Pour tant le négociant, lié par sa parole, doit s'acquitter. Un arrangement amiable est intervenu. L'heureux gagnant a consenti à ce que ne fût livré le combustible que dix sacs par dix sacs, et à chaque fois qu'il rencontrerait son perdant.

L'affaire est donc de ne jamais le rencontrer. Mais l'homme de la police est rusé. Un jour, sans se nommer, il envoie au charbonnier une place de théâtre, et quand celui-ci arrive à son fauteuil il trouve l'inexorable ami qui lui glisse à l'oreille : — Mes dix sacs !

Une autre fois, c'est une convocation urgente et personnelle du ministère des Travaux publics. Sous la porte, quelqu'un veille, à l'heure dite : c'est le gagnant et son fatal refrain : — Mes dix sacs !

Hier, la rencontre eut lieu dans un restaurant voisin de la Madeleine, où un ministre — qui n'en a jamais rien su — avait invité le grand marchand d'anthracite à déjeuner. Le ministre n'était pas là, mais le farceur du quai des Orfèvres, caché dans le vestiaire, y gagna dix sacs encore.

Il n'en reste plus que quarante à livrer.

LE VEILLEUR.

LES EXCUSES OFFICIELLES du gouvernement hellénique

LE BLOCUS ET LE CONTRÔLE N'Y SONT PAS ÉTRANGERS

Nous ne savons pas ce qui aura été dit hier à la Chambre, où le comité secret s'est occupé de la Grèce. L'histoire de nos rapports avec ce pays pendant la guerre aura été longue et tumultueuse. L'attentat du 1^{er} décembre en a marqué le point le plus grave et le plus tragique. Les excuses que vient de présenter le gouvernement hellénique et la cérémonie expiatoire qui doit avoir lieu samedi devant le Zappeion marquent une autre étape, et l'on peut espérer que c'est une phase qui est close.

Cependant, tandis que les solennités de la réparation se dérouleront à Athènes comme de nouvelles Panathénées, il ne faudra pas oublier que le blocus, d'une part, la concentration de l'armée grecque dans le Péloponèse, de l'autre, auront seuls possédé la vertu d'apporter ce résultat. Sans le blocus, dont les effets commencent à se faire durement sentir, sans les mesures militaires et le contrôle des Alliés, qui désarment les mauvaises volontés et réduisent nos ennemis publics ou cachés à l'impuissance, il n'est pas douteux que la situation, telle qu'elle était au début de décembre, se fût prolongée et même aggravée. Blocus et contrôle devront donc être maintenus par précaution pendant quelque temps encore. Et si des facilités de ravitaillement peuvent être accordées à une Grèce repentante, il est bien entendu que la surveillance sur son armée ne devra pas se relâcher : les nôtres sont toujours à Salonique et toujours, par conséquent, les mêmes raisons font que leur sécurité doit être assurée sans un moment de faiblesse.

Un élément mauvais subsiste, en effet, en Grèce : ce sont ces ligues de réservistes qui ont été constituées dans le dessein que l'on sait et qui continuent à former un centre d'agitation. Les réservistes restent excités. Ils sont mécontents de la politique du roi, qu'ils taxent aujourd'hui de faiblesse. Ils ont d'ailleurs derrière eux quelques germanophiles plus ou moins avoués qui continuent de se servir des ligues et à les pousser en avant. Il y a là un facteur de troubles qui ne devra pas être pendu de vue par les Alliés, car le danger peut renaître d'un jour à l'autre. Le *Times* proposait ces jours-ci de rendre les chefs des réservistes directement responsables de tous les désordres qui pourraient se produire. C'est peut-être une solution. En tout cas, et malgré les excuses et les réparations solennelles, les Alliés sont désormais payés pour savoir qu'ils seraient imprudents de s'endormir de nouveau en Grèce sur l'oreiller d'une molle confiance. — J. B.

ATHÈNES, 25 janvier. — Le gouvernement grec a adressé, hier, aux ministres des puissances alliées à Athènes la lettre officielle suivante :

Conformément à la promesse qu'il a donnée dans sa réponse à l'ultimatum des gouvernements alliés, en date du 26 décembre 1916/8 janvier 1917, le gouvernement royal présente des excuses formelles à Leurs Excellences les ministres de France, de Grande-Bretagne, d'Italie et de Russie en raison des regrettables incidents du 18 novembre/1^{er} décembre 1916.

ZALACOSTAS,

ministre des Affaires étrangères.

Quant à la cérémonie solennelle du salut aux drapeaux alliés, elle sera célébrée samedi prochain devant le Zappeion.

Remplacement du général Callaris

ATHÈNES, 25 janvier. — Le *Journal officiel* publie ce matin un décret royal aux termes duquel le général Callaris, commandant le 1^{er} corps d'armée, est remplacé par le général Hennakis.

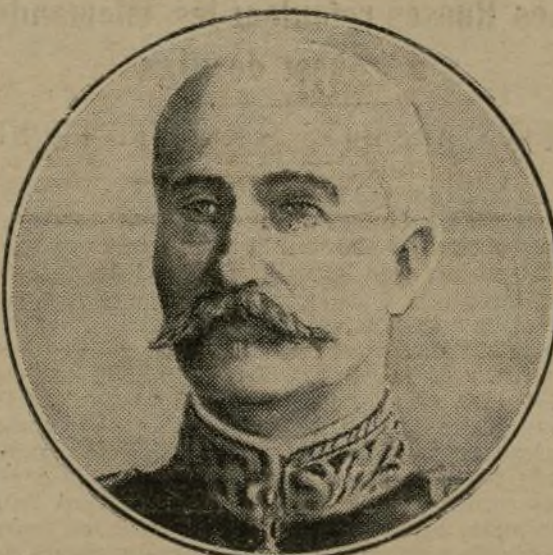
CENT MILLIARDS

C'est ce que la guerre a déjà coûté à l'Allemagne et le chiffre de l'indemnité à laquelle elle prétend

GENÈVE, 25 janvier. — La *Gazette de Cologne*, dans un long article sur les dépenses et indemnités de guerre, évalue les dépenses de la guerre actuelle pour l'Allemagne à 100 milliards, tiers du patrimoine total de l'Empire allemand.

Le journal ajoute que, naturellement, cette somme devra être payée par les puissances de l'Entente, qui ont la responsabilité d'avoir commencé la guerre et d'en vouloir la continuation.

LE CONTRÔLE DES ALLIÉS EN GRÈCE



GÉNÉRAL CAUBOUE

ATHÈNES, 25 janvier. — Le général Cauboue, venant de Salonique, est arrivé à Athènes.

Il présidera le contrôle international chargé de vérifier l'accomplissement des conditions de l'ultimatum.

Les engagements navals de la mer du Nord

Quoi qu'en disent les Allemands, ils ont essuyé une défaite complète.

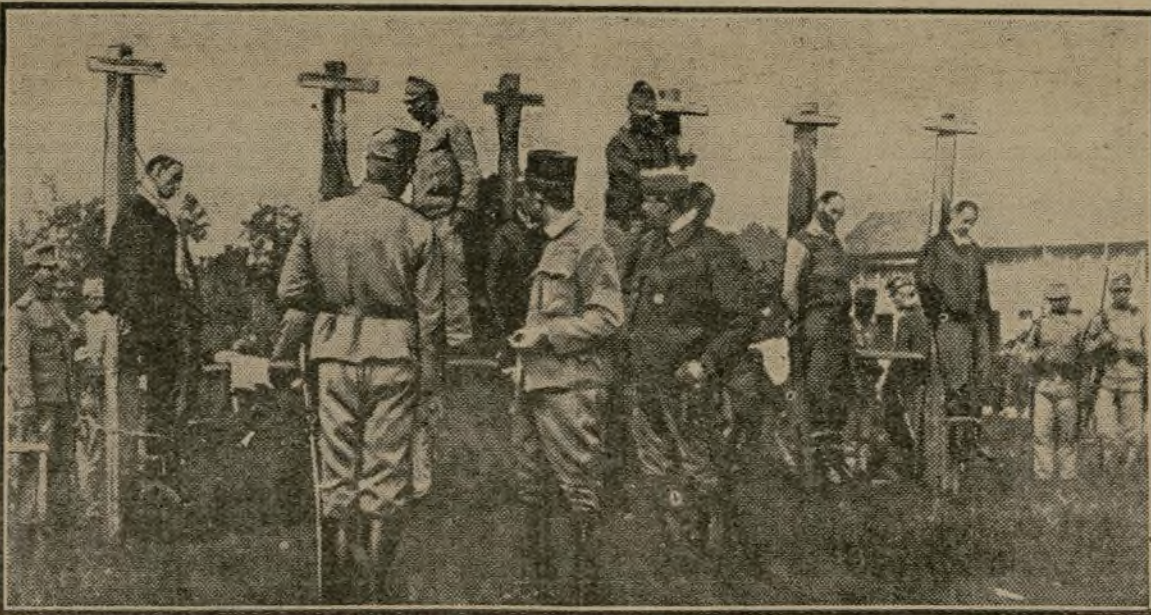
LONDRES, 25 janvier. — D'après les renseignements qui commencent à parvenir en Angleterre au sujet de l'engagement naval qui eut lieu au large des côtes hollandaises, il semble de plus en plus certain que la flottille allemande engagée a subi une défaite complète.

Bien que des détails précis sur le combat fassent à peu près complètement défaut, dans tous les ports où la nouvelle est parvenue, les esprits sont vivement surexcités par l'enthousiasme. Les marins anglais brûlent du désir de se revoir aux prises avec leurs ennemis.

Quelles que soient les affirmations contradictoires des Allemands au sujet de cette action, ou plutôt de ces deux actions séparées, il demeure assuré que les ennemis ont reçu un choc sévère, qui a coûté le minimum de dommages à la marine britannique.

Le correspondant naval du *Daily Chronicle* affirme qu'il n'est pas un seul des navires allemands qui n'ait été plus ou moins sérieusement atteint au cours de ce combat.

LA TERREUR AUTRICHIENNE EN SERBIE



(Les Austro-Hongrois se sont conduits, en Serbie, avec une invraisemblable et furieuse cruauté. Ajoutons que ce document a été reproduit, en cartes-postales, par les Austro-Hongrois eux-mêmes !...)

Suivant des rapports que nous avons reçus de Serbie, et d'après plusieurs publications parues dans le journal *Beogradské Novine*, paraissant actuellement à Belgrade, la terreur qui pèse sur les régions occupées par l'Autriche n'est pas moins lourde que celle qui pèse sur les territoires qu'occupe la Bulgarie. Le mot d'ordre est le même. C'est l'extermination de l'élément serbe.

Alphonse XIII interviendra-t-il comme médiateur ?

En tous les cas, ce ne sera qu'au moment opportun, pas avant.

MADRID, 25 janvier. — Le comte de Romanones assista hier au déjeuner offert par le maire de Madrid à ses collègues des capitales de provinces réunies à Madrid pour offrir au roi les insignes de l'ordre civil de Bienfaisance.

Le président du Conseil prononça un éloquent discours au cours duquel il affirma une fois de plus que l'Espagne, quoi qu'il arrive, n'interviendra pas dans la guerre européenne et continuera à observer une loyale neutralité.

Parlant de la situation créée par la guerre mondiale, le comte Romanones formula l'espoir de voir un jour le roi Alphonse XIII intervenir comme médiateur, ajoutant « que cette intervention n'aurait lieu qu'au moment opportun, pas avant ».

Un commentaire officieux du message de M. Wilson

« Une paix sans victoire n'implique pas une guerre sans victoire »

NEW-YORK, 25 janvier. — Le *New-York World*, qui est considéré comme l'organe personnel de M. Wilson, établit le sens qu'il faut donner à la phrase : « La paix sans victoire ». Elle veut dire, simplement, qu'aucune paix permanente ne peut être imposée par le sabre. Cela ne signifie pas que les Alliés ne doivent pas écraser la puissance militaire allemande et occuper Berlin s'ils le peuvent, mais le président affirme catégoriquement que les conditions de paix ne sauraient être dictées par le succès de ces opérations.

La « paix sans victoire » n'implique pas la guerre sans victoire, mais elle signifie qu'une paix durable doit être la paix de la justice et de l'humanité et non pas seulement la paix du sabre.

UN NOUVEL EXPLOIT DE GUYNEMER

Il abat son vingt-septième avion allemand
Heurteaux son dix-septième

Le lieutenant Guynemer a abattu, dans la journée d'hier, un deuxième avion allemand vers la gare de Chaulnes, ce qui porte à vingt-sept le nombre des appareils ennemis détruits par ce pilote.

Le lieutenant Heurteaux, dans la même journée, a descendu son dix-septième avion ennemi qui s'est écrasé sur le sol près de Parvillers.

armes, munitions ou explosifs (ordre du commandement général de l'armée autrichienne du 28 février 1916 et du 27 octobre); 2° qui auraient d'une manière quelconque, en les abritant, ou en leur donnant de la nourriture ou des vêtements, facilité la fuite des prisonniers.

Ces mesures ont permis de commettre des abus incroyables dans leur application au gré des autorités militaires. Ainsi, le *Beogradské Notine* indiquait des cas dans lesquels des personnes, le plus souvent des femmes, étaient pendues uniquement parce que l'autorité militaire avait découvert dans leur maison des balles de fusil, ou bien parce que dans leur jardin on avait trouvé des armes et des explosifs enfouis. Ces personnes étaient cependant innocentes, car elles ignoraient et ne pouvaient pas savoir si, lors de la retraite de l'armée serbe, quelques soldats avaient laissé dans leur maison des balles de fusil, ou s'ils avaient enfoui leurs armes dans leur jardin.

En dehors de ces cas, la peine de pendaison a été appliquée dans les cas suivants :

1° Si on trouve dans une maison plus de provisions alimentaires que ne le prévoient les règlements édictés;

2° Si on trouve chez quelqu'un un objet en cuir non déclaré;

3° Pour les personnes qui auraient porté des lettres privées.

La photographie que nous publions ci-contre montre des paysans honorablement connus qui ont été pendus. Ils ont été reconnus par les députés de la région, qui se trouvent actuellement à Corfou. Ainsi, par exemple, le deuxième à droite, sans paletot, est un notable du village de Lazarilza, près Krouchevatz, et maire dudit village. Le premier, à gauche, est également un paysan du même village. Il laisse trois orphelins. La photographie montre que ces exécutions ont été accomplies près de la gare de chemin de fer de Krouchevatz. La situation matérielle de ces victimes prouve que leurs délits ne pouvaient être ni le vol ni un crime quelconque mais uniquement d'ordre politique.

En pratiquant ce genre de punition auquel le peuple serbe n'est pas habitué, et en exposant les corps pendus, les Autrichiens veulent terroriser la population, et, en pendant les hommes les plus en vue, faire peur au peuple serbe de ses conseillers et chefs locaux.

Le joug bulgare

CORFOU, 25 janvier. — Le Bureau de la presse serbe communique la note suivante :

« Ces jours derniers, entre autres échappés de l'esclavage bulgare qui ont regagné nos lignes, se trouve un jeune paysan de dix-sept ans, nommé Todor Javanovitch, du village de Lajets, près de Monastir.

« Il raconte qu'il fut emmené de force avec d'autres paysans par des gendarmes bulgares qui, avant la retraite, s'en allaient de village en village pour déporter toute la population mâle. Au village de Souhodol, Todor, avec 1.500 personnes déportées de la même manière, et parmi lesquelles se trouvaient 200 vieillards et jeunes garçons, fut placé sous le contrôle d'officiers allemands qui obligèrent cette population à faire des tranchées sous le feu même de l'artillerie serbe et de celle des Alliés.

« Pendant les cinq jours de travaux forcés qu'il dut passer chez les Bulgares, Todor recevait pour toute nourriture une demi-livre de pain par jour.

« Au village de Mousintsi, il fut pris par des artilleurs allemands, qui l'obligèrent à garder leurs chevaux. Il resta avec eux un mois. On lui donnait de la soupe avec très peu de viande et pas du tout de pain; il devait aller chercher du pain au village. Les soldats allemands eux-mêmes ne recevaient que très peu de pain.

« A la fin, Todor réussit à s'échapper d'esclavage avec quatre autres paysans.

« Il rapporte qu'à Radovor il se trouve plus de 1.300 Serbes déportés du territoire libéré et qu'on oblige à exécuter de durs travaux. Ces déportés souffrent affreusement de la faim et sont décimés par les maladies. »

LA CRISE ÉCONOMIQUE S'AGGRAVE EN AUTRICHE

ZURICH, 25 janvier. — On mande de Vienne que le récent appel de la classe 1899 a soulevé en Autriche un vif mécontentement, car les campagnes sont désertes et toutes les industries manquent de bras. On prévoit que la crise économique, déjà si aiguë, va s'aggraver encore.

Quelques soldats agriculteurs ont été envoyés en congé le 18 de ce mois, mais à la condition que pendant leur absence ils suffiraient à tous leurs besoins.

Le tabac devient difficile à trouver : à Trieste, les hommes âgés de plus de seize ans seuls ont droit à trois cigarettes, à un cigare ou à une quantité de six grammes par jour. Les femmes qui fument seront sévèrement punies.

LA SITUATION MILITAIRE

Les Russes refoulent les Allemands à l'ouest de Riga

RECONNAISSANCES SUR NOTRE FRONT

La lutte devient de plus en plus vive à l'ouest de Riga. Les Russes ont regagné, par de vigoureuses contre-attaques, la plus grande partie du terrain perdu la veille. Au nord des marais de Tiroul, vers le lac Kangar, l'ennemi a été rejeté sur sa position de départ. A l'est de ces marais, dans la région de Schlock, où la ligne tourne vers le sud-est, les Allemands ont été refoulés vers le sud. Plus à l'est encore, sur la rive droite de l'Aa, les Russes se sont avancés jusqu'aux abords du village de Kalntzem, sans parvenir cependant à l'occuper; le combat continue avec acharnement. Suivant leur coutume, les Allemands n'annoncent, en leurs dépêches officielles, que les premiers succès de leurs attaques, passant entièrement sous silence les changements apportés à la situation par les contre-attaques de nos alliés.

Toutes ces actions paraissent avoir été violentes, mais de peu d'étendue; les effectifs engagés dans chacune d'elles ne dépassent guère, de part et d'autre, un régiment. Ici comme partout ailleurs, les deux adversaires en sont encore à la période d'observation.

En Roumanie, le calme est devenu complet sur tout le front. Les Bulgares, qui n'ont pas avoué leur échec sur le Danube, prétendent aujourd'hui avoir chassé par leurs feux de mitrailleuses « les éléments ennemis établis au nord du bras Saint-Georges ». Tout ce qu'il faut retenir de cette allégation, c'est que les Bulgares sont sur l'autre rive.

Sur notre front, c'est cette fois à l'ouest de Reims, vers Berry-au-Bac, que les Allemands ont dirigé vers nos lignes une forte reconnaissance qu'un bombardement assez bref, mais intense, avait précédée. Cette tentative a été brisée par nos tirs de barrage. L'ennemi cherche évidemment à se renseigner sur nos intentions. S'il a recours au procédé toujours coûteux des reconnaissances, c'est que ses aviateurs, pourchassés par les nôtres, et d'ailleurs moins hardis, ne lui apportent que des indications insuffisantes.

Jean VILLARS.

COMMUNIQUES OFFICIELS

du JEUDI 25 JANVIER (906^e jour de la guerre)

14 HEURES.

Les Allemands ont tenté, sans succès, après un vif bombardement, un coup de main sur nos tranchées à trois kilomètres AU SUD-EST DE BERRY-AU-BAC; l'ennemi a laissé des morts sur le terrain.

23 HEURES.

Notre artillerie a exécuté des tirs de destruction sur les organisations et les batteries allemandes de la région de Bures (nord-est de Lunéville) et de l'Hartmannswillerkopf. Lutte d'artillerie assez vive en Haute-Alsace.

Aucun événement important à signaler sur le reste du front.

Communiqué britannique

20 HEURES 30.

Au cours d'un raid exécuté dans d'excellentes conditions aujourd'hui à midi, DANS LA REGION D'HULLUCH, nous avons détruit un abri et fait subir de fortes pertes à l'ennemi. Un certain nombre de prisonniers sont restés entre nos mains. Nous avons eu quatre hommes légèrement blessés.

Deux coups de main allemands ont échoué la nuit dernière A L'EST DE FAUQUISSART. Un détachement est parvenu à la faveur d'un violent bombardement à atteindre nos tranchées ce matin A L'EST D'YPRES. Il a été aussitôt rejeté et notre position réorganisée.

Grande activité de l'artillerie ennemie au cours de la journée dans le secteur d'Ypres. Nous avons répondu avec efficacité et bombardé avec d'excellents résultats les tranchées allemandes à l'est de Neuville-Saint-Vaast.

L'aviation a montré beaucoup d'activité de part et d'autre dans la journée d'hier. Un appareil ennemi a été abattu par nos canons spéciaux. Au cours de divers combats aériens, quatre avions allemands ont été détruits, trois autres contraints d'atterrir avec des avaries. Trois des nôtres ne sont pas rentrés.

Une protestation américaine contre les déportations belges

NEW-YORK, 25 janvier. — Les membres de la faculté de l'Université de Columbia, ayant à leur tête leur président, M. Murray Butler, viennent de signer le document suivant adressé au président Wilson :

« Nous soussignés, membres de la faculté de l'Université de Columbia, vous adressons un appel au nom du peuple souffrant de la Belgique. Des désastres sans pareils sont advenus à ce peuple qui n'est coupable d'aucun autre crime que celui d'avoir défendu son honneur avec son sang.

« Erasée par les forces armées d'une nation qui avait juré de la protéger, dévastée par des cruautés sans précédent dans l'histoire moderne, dépourvue de ses ressources, appauvrie par des indemnités effrayantes, la brave et malheureuse Belgique est réduite à un état de lamentable misère. Une atrocité actuellement en voie d'exécution vient couronner le tout. Des dizaines de milliers de non-combattants, dont un grand nombre ont été conviés à retourner en Belgique avec la promesse d'être protégés, sont brutalement arrachés à leurs familles et emmenés en esclavage dans l'intérieur de l'empire allemand.

« En présence d'une injustice aussi hideuse, perpétrée sur un peuple innocent et malheureux, la grande nation américaine ne peut pas rester silencieuse et inactive. Nous faisons, en conséquence, appel à vous pour que vous demandiez au gouvernement allemand, au nom de l'humanité, la cessation immédiate des déportations des citoyens belges et le prompt retour dans leurs foyers de toutes les victimes. Nous vous promettons notre appui énergique dans toutes les démarches que vous croirez devoir entreprendre pour répondre à notre juste demande.

Les mesures de l'Angleterre contre la guerre sous-marine

LONDRES, 25 janvier. — Des *Daily News* :

« La situation créée par la campagne sous-marine est sérieuse; mais les experts ne sont pas pessimistes, car il y a lieu de croire que les mesures prises permettront de faire face à la situation, à la condition que les ouvriers des chantiers fassent leur devoir et que le gouvernement comprenne l'importance de la question.

« La construction de navires par séries a été entreprise. Les navires du type le plus simple, uniquement destinés à transporter les vivres dont la nation a tant besoin, sont d'une construction tellement rapide que, récemment, un cargo-boat de 6.000 tonnes a été terminé en trois mois et demi.

Pour soulager la marine britannique, de nouveaux cargo-boats américains seront utilisés, dont de nombreux sont déjà en service. Vers mars-avril, leur présence se fera sentir sensiblement. Le Japon construit également des navires; l'année passée il a mis en chantier 250.000 tonnes.

« En une année, les trois nations peuvent construire 3.750.000 tonnes. »

L'INTRONISATION DU PRIMAT DES GAULES

La cérémonie d'intronisation du cardinal Maurin, archevêque de Lyon et primate des Gaules, a été célébrée en grande pompe, hier matin, dans la cathédrale primatiale.



LE CARDINAL MAURIN

La cérémonie d'intronisation du cardinal Maurin, archevêque de Lyon et primate des Gaules, a été célébrée en grande pompe, hier matin, dans la cathédrale primatiale. Les chapeaux des cathédrales de Lyon et de Grenoble, puis les membres du clergé ont été présentés successivement au nouvel archevêque de Lyon.

Parmi les membres du clergé qui assistaient à la cérémonie, on remarquait : deux évêques missionnaires, l'ancien évêque de Laval, de nombreux prêtres notables en uniforme.

Le corps consulaire des pays alliés et neutres était présent à la cérémonie.

DERNIÈRE HEURE

A LA CHAMBRE HONGROISE

LE COMTE TISZA répond à M. Wilson

GENÈVE, 25 janvier. — Répondant, à la Chambre hongroise, à une question du député de l'opposition Martin Levaszy, relativement au message du président Wilson, le comte Tisza a déclaré :

« Je veux, avant tout, établir que, suivant notre politique extérieure d'avant guerre, suivant notre attitude au cours de la guerre, ainsi que notre action pacifique récente, nous ne pouvons voir qu'avec sympathie tous les efforts faits dans le but de ramener la paix. (Appaudissements.)

« Nous sommes donc disposés à poursuivre les échanges de vues au sujet de la paix avec le gouvernement des Etats-Unis. Cet échange de vues ne peut naturellement avoir lieu qu'avec l'accord de nos alliés. Je veux faire cependant quelques courtes déclarations : Tout d'abord, je relèverai le fait souligné par l'interpellation, que le président des Etats-Unis fait certaines différences entre les belligérants. Je veux établir que la Quadruple Alliance est disposée à entrer en négociations de paix, et ferait au cours des négociations de telles conditions de paix que nos adversaires pourraient les accepter, car elles pourraient servir de base à une paix durable. (Vifs applaudissements.)

« Par contre, les conditions exposées dans la réponse de nos adversaires à M. Wilson ne tendent à rien moins qu'à l'émiettement de la monarchie et de l'empire ottoman. C'est avouer officiellement que cette guerre a pour but de nous détruire. Il ne nous reste qu'à continuer à combattre aussi longtemps que nos adversaires nourriront de tels projets. (Vifs applaudissements sur tous les bancs.)

« Dans les circonstances actuelles, je crois qu'il ne peut y avoir de doutes sur la question de savoir quel est le groupe de puissances, étant donné leur attitude, qui constitue un obstacle au rétablissement de la paix, et quel est le groupe qui montre que ses idées sont les plus rapprochées de celles du président des Etats-Unis. Dans son message, il est vrai que M. Wilson a pris position contre la paix dans laquelle le vainqueur imposerait sa volonté au vaincu et contre la paix qui serait une humiliation pour le parti qui aurait supporté des sacrifices intolérables, de sorte qu'il garderait un esprit de ressentiment et une idée de vengeance. Aussi longtemps que les puissances adverses n'auront pas modifié considérablement leurs buts de guerre, une opposition irréductible existera entre ces buts de guerre et les buts de paix de M. Wilson.

Les commentaires de la presse allemande sur le message du président

GENÈVE, 25 janvier. — L'extraordinaire retard mis par la presse allemande à commenter la note du président Wilson vient de ce que cette note semble n'avoir pu pénétrer directement en Allemagne par les agences neutres. Le texte publié par les journaux allemands vient de Vienne et est donné comme une communication de l'ambassadeur des Etats-Unis au gouvernement de la monarchie. La dépêche datée du 22 n'a paru dans les journaux allemands que le 24. L'impression est plutôt en général défavorable et ironique.

Dans la *Deutsche Tages Zeitung*, le comte Rentlow dit :

« Nous laissons au président Wilson le soin de philosopher en cet instant, lui qui n'est pas dans le combat pour la vie et pour la mort. Nous espérons que la volonté allemande de vaincre ne se laissera en rien troubler par les zéphirs de pensées transatlantiques. »

Le Sénat américain ajourne la discussion du message

WASHINGTON, 25 janvier. — Le Sénat reprend l'examen de la motion de M. Cummins, tendant à la discussion plénière du message de M. Wilson.

M. Cummins déclare que les suggestions faites par M. Wilson sont les plus importantes qui furent jamais faites par un président des Etats-Unis.

« Le Sénat, dit l'orateur, doit au pays de discuter à fond la question. M. Wilson vient de nous dire franchement, et je crois sincèrement, qu'il veut expliquer ses intentions. Si nous n'exprimons pas notre opinion, on pourra croire que M. Wilson a pris le Sénat comme moyen de communiquer sa doctrine aux cabinets étrangers, auquel cas le président aurait abusé d'une manière flagrante des privilèges du Sénat. »

M. Wecke dit que M. Wilson s'est servi du Sénat comme d'un mégaphone pour clamer au monde ses idées pacifistes.

M. Lodge demande, sur un ton ironique, si la décision du Sénat mettra fin à la guerre européenne.

Finalement, l'Assemblée ajourne encore une fois le vote sur la motion.

Le contrôle des alliés s'organise en Grèce

ATHÈNES, 25 janvier. — M. Guillemain, ministre de France est venu aujourd'hui à Athènes. Il était accompagné par le général Cauboue, arrivé la veille de Salonique pour prendre la direction du service du contrôle militaire interallié.

M. Guillemain présenta le général aux représentants des puissances de l'Entente, dont le doyen, sir Francis Elliot, l'accrédita ensuite auprès du gouvernement grec. Une courte réunion entre les ministres alliés fut tenue à la légation de France.

Vers trois heures de l'après-midi, M. Guillemain a reçu M. Zalacostas, ministre des Affaires étrangères, qui l'a prié de faciliter l'arrivage, dans les eaux grecques, des cargaisons de blé, afin que les commissions de ravitaillement puissent en disposer immédiatement après la levée du blocus. Au cours de l'entretien, le ministre grec donna à M. Guillemain les assurances les plus formelles à propos des promptes satisfactions que la Grèce est décidée à donner aux demandes des puissances.

Quant au déplacement des troupes et du matériel, il a affirmé qu'il se poursuivra le plus rapidement possible, sous la surveillance de la commission militaire présidée par le général Cauboue. Aux termes du dernier ultimatum des puissances, c'est à cette commission qu'il appartient de fixer la date de la levée du blocus. — (Radio.)

La dissolution des ligues de réservistes

ATHÈNES, 25 janvier. — La question de la dissolution des ligues des réservistes grecs a été examinée hier soir par le conseil des ministres. Dans la journée, M. Zalacostas, ministre des Affaires étrangères, avait eu, à ce sujet, un long entretien avec sir Francis Elliot, ministre d'Angleterre à Athènes. Il s'agissait, évidemment, de résoudre une question des plus délicates, dont le prompt règlement était une condition indispensable au rétablissement des relations cordiales entre l'Entente et la Grèce.

Le conseil des ministres, se conformant au désir exprimé par sir Francis Elliot, a approuvé un décret aux termes duquel les ligues des réservistes sont dissoutes.

La conférence navale de Londres

LONDRES, 25 janvier. — Selon le *Daily Express*, ont pris part à l'importante conférence navale de Londres, outre les amiraux britanniques, l'amiral Lacaze, le vice-amiral Debon, le contre-amiral Fatou, pour la marine française ; l'amiral Corsi et le contre-amiral Marzole, pour la marine italienne.

Le *Times* annonce que cette conférence navale, commencée à l'Amirauté mardi, s'est terminée hier mercredi.

La présidente de la Ligue des boulangères reçue par le ministre du Ravitaillement

Mme Préteux, présidente de la Ligue des boulangères dont les maris sont au front, a été reçue, hier soir, par M. Herriot, auquel elle a expliqué pourquoi l'augmentation du prix du pain, que réclame la chambre syndicale de la boulangerie, ne s'impose pas :

— On peut en effet continuer à vendre le pain 0 fr. 90 les deux kilos, à la condition que le prix de revient soit abaissé. Pour cela il est indispensable que l'on fournisse aux boulangers du charbon spécial, qu'on peut avoir au carreau de la mine de Nœux pour 40 ou 45 francs la tonne, alors que le combustible de qualité inférieure coûte aux boulangères jusqu'à 160 francs.

Il suffirait, en somme, de revenir aux termes de l'arrangement conclu en août 1914, époque où le charbon coûtait 50 francs la tonne.

Le ministre s'est déclaré nettement opposé à l'augmentation du prix du pain et a promis d'examiner les desiderata du commerce de la boulangerie avec toute la bienveillance possible.

Les 15.000 francs du legs Barbet-Batifol sont attribués à une ouvrière parisienne

La commission chargée d'examiner les candidatures au legs Barbet-Batifol (d'une valeur de 15.000 francs) s'est réunie le 14 décembre 1916, sous la présidence de M. Aubanel, secrétaire général de la préfecture. La commission a proposé au préfet d'attribuer le montant du legs pour 1916 à Mlle Ginisty (Marie-Jeanne-Caroline), cartonnrière, demeurant 30, rue Charlot.

Le préfet a ratifié cette proposition.

LES OPERATIONS DE NOS ALLIES

LE SUCCÈS RUSSE dans la région de Riga

PETROGRAD, 25 janvier. — Communiqué du grand état-major :

FRONT OCCIDENTAL. — A l'est de Riga, dans le secteur nord-est des marais de Tiroul, après un feu violent, l'ennemi a été rejeté de ses tranchées. Entre les marais de Tiroul et la rivière Aa, l'ennemi a été également rejeté vers le sud, par une contre-attaque d'un de nos glorieux régiments. A l'ouest de l'Aa, nos troupes se sont avancées dans la direction du village de Kalnzem. Après une violente préparation d'artillerie, les Allemands ont déclenché une contre-attaque qui nous a rejetés d'une demi-verste environ vers le nord. Le combat se poursuit.

Notre artillerie a contraint un avion ennemi à atterrir dans nos lignes près du village de Smolno (est de Brody) ; l'appareil est en flammes et les occupants ont été faits prisonniers.

FRONT ROUMAIN. — Aucun changement.

FRONT DU CAUCASE. — Sur le front, tempête de neige.

Dans la mer Noire, un de nos sous-marins a coulé, près du Bosphore, quatre navires. Trois autres, contrains de se jeter à la côte, ont été détruits par la tempête.

Les nouvelles allemandes

GENÈVE, 25 janvier. — Le communiqué allemand donne la relation suivante des opérations :

SUR LE THEATRE ORIENTAL DE LA GUERRE. — Front du maréchal prince Léopold de Bavière : Sur les deux rives de l'Aa, nos attaques nous ont permis de nous emparer de plusieurs positions russes dans les bois sur une étendue de 10 kilomètres, et de capturer 14 officiers, 1.700 hommes et 13 mitrailleuses. De fortes contre-attaques exécutées par des réserves russes n'ont pu empêcher nos progrès. A l'ouest de Lontsk, des détachements d'assaut de régiments rhénans ont pénétré dans la position constituée par le village de Semerynki et ont ramené 14 prisonniers.

Front du colonel général archiduc Joseph : Des combats entre détachements mobiles et, par endroits seulement, d'assez violentes actions d'artillerie se renouvellent chaque jour dans les montagnes couvertes de neige. Entre les vallées du Dasi-no et de la Putna, nous avons fait 50 prisonniers.

LE COMMUNIQUÉ ITALIEN

ROME, 25 janvier. — Commandement suprême. — Dans la zone de Tonale (val Gamonica), l'artillerie ennemie a déployé une activité inaccoutumée. Elle a été vivement contrebalancée par notre artillerie.

Dans la vallée de Posina (Astico), un de nos détachements a enveloppé et capturé une petite garde ennemie.

Sur tout le reste du front, des chutes de neige abondantes ont limité les actions des artilleries à des tirs intermittents qui ont été vifs dans la vallée de Cismon, dans le Haut-Travignolo (Avisio) et dans la zone est de Gorizia.

L'AUTRICHE REDOUTE UNE OFFENSIVE CONTRE TRIESTE

ROME, 25 janvier. — On mande de Berne aux journaux que l'attaque de Trieste par les Italiens est vivement redoutée en Autriche. Les critiques militaires demandent que l'Allemagne contribue à la défense de la ville.

Dans ces derniers jours, de nombreuses communications ont été échangées à ce sujet entre la chancellerie de Berlin, le commandement allemand et le quartier-général autrichien.

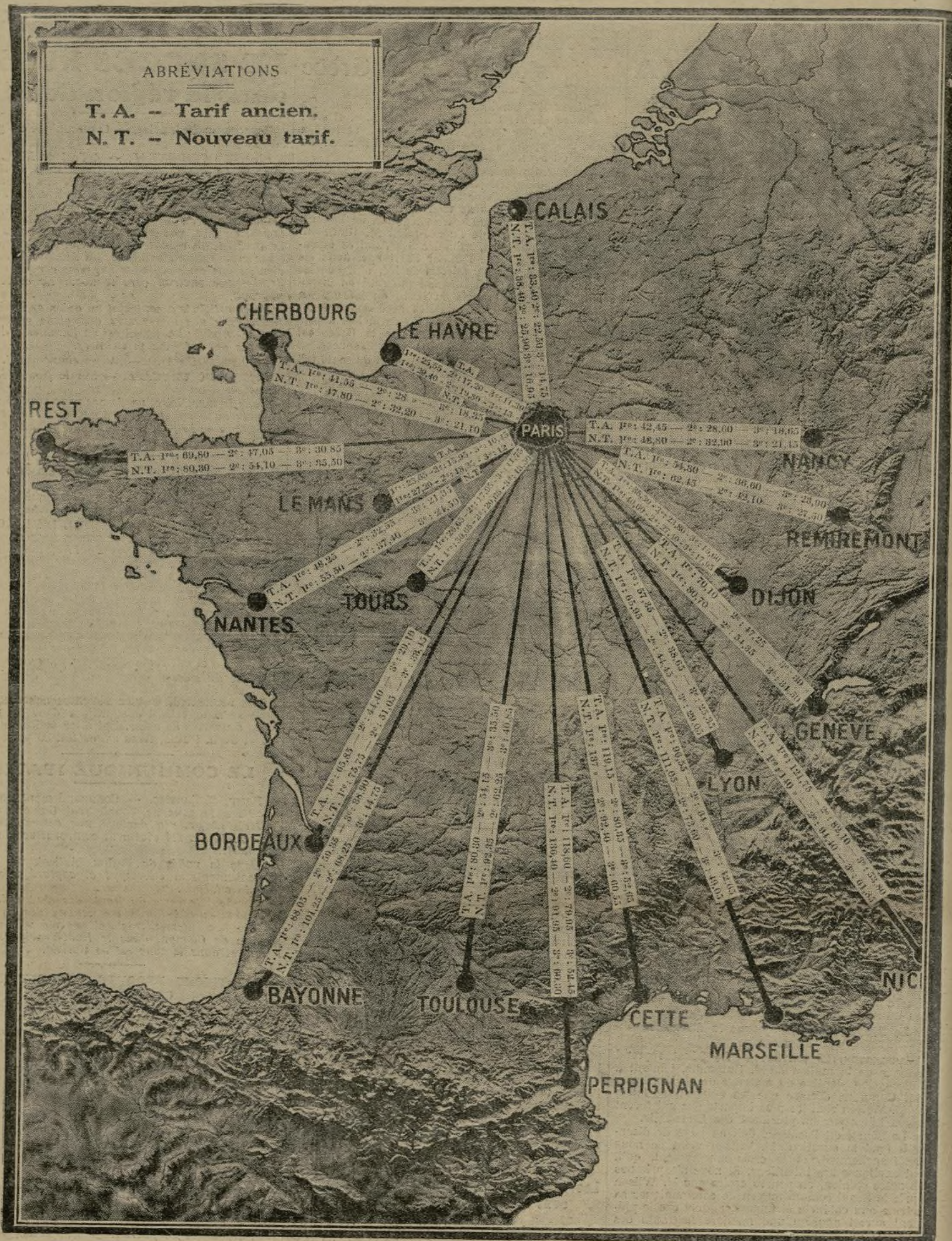
Les cercles militaires allemands affirment que l'Allemagne est décidée à consentir de grands sacrifices en vue de sauver Trieste, ainsi que le demandent les industriels et les financiers des deux Empires.

LE ROI DE ROUMANIE DÉCORE SIX AVIATEURS FRANÇAIS

PETROGRAD, 25 janvier. — Le roi de Roumanie a conféré l'ordre de l'Etoile de Roumanie avec le grade de chevalier aux officiers aviateurs français suivants, pour leur courage et leur dévouement à exécuter des vols difficiles :

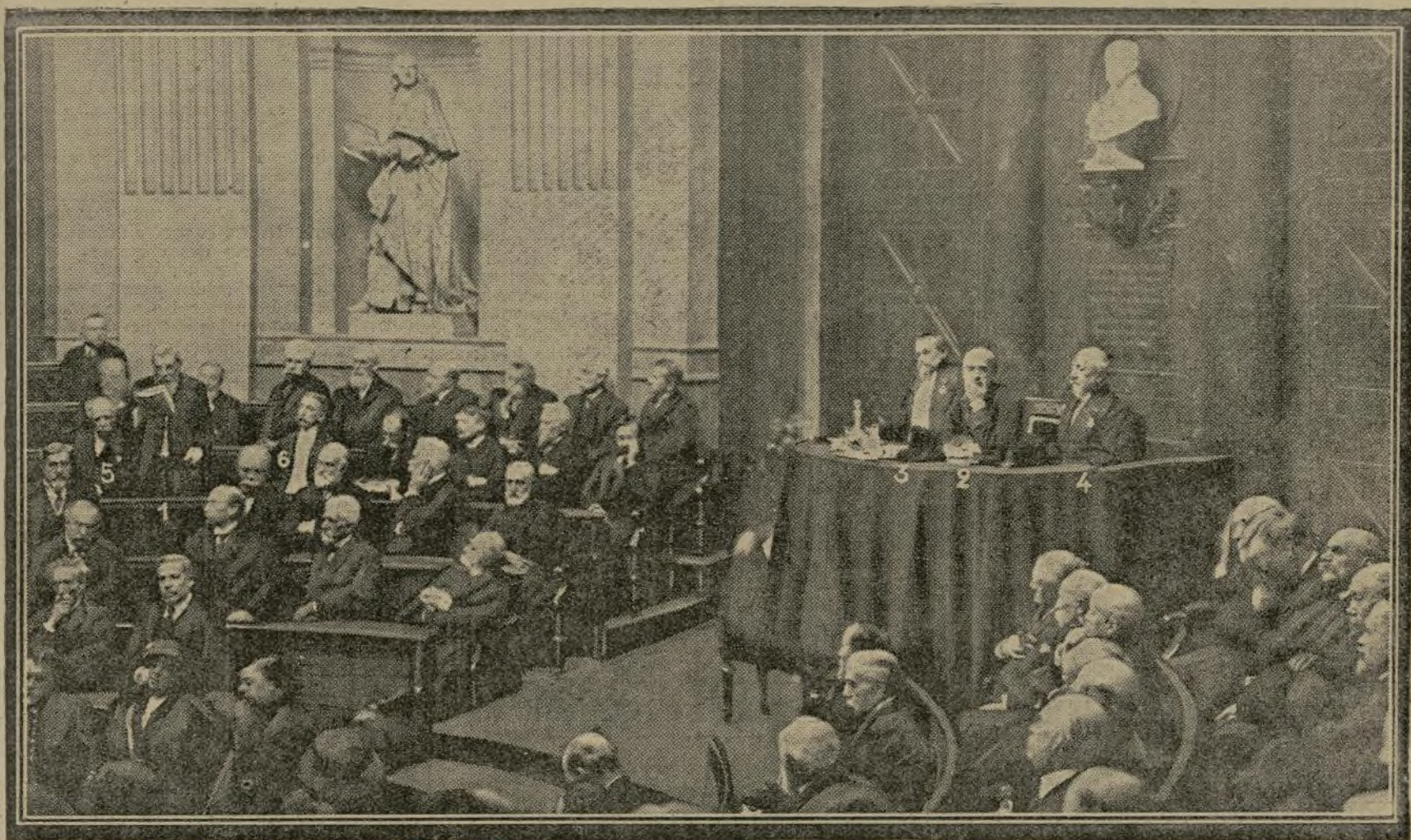
Les lieutenants André Roullin, Augustin de Mailly, Albert Lataste, Raymond Porelle ; les sous-lieutenants Georges Lebrun, François Laperotte.

Nous allons payer quinze pour cent de plus sur les chemins de fer



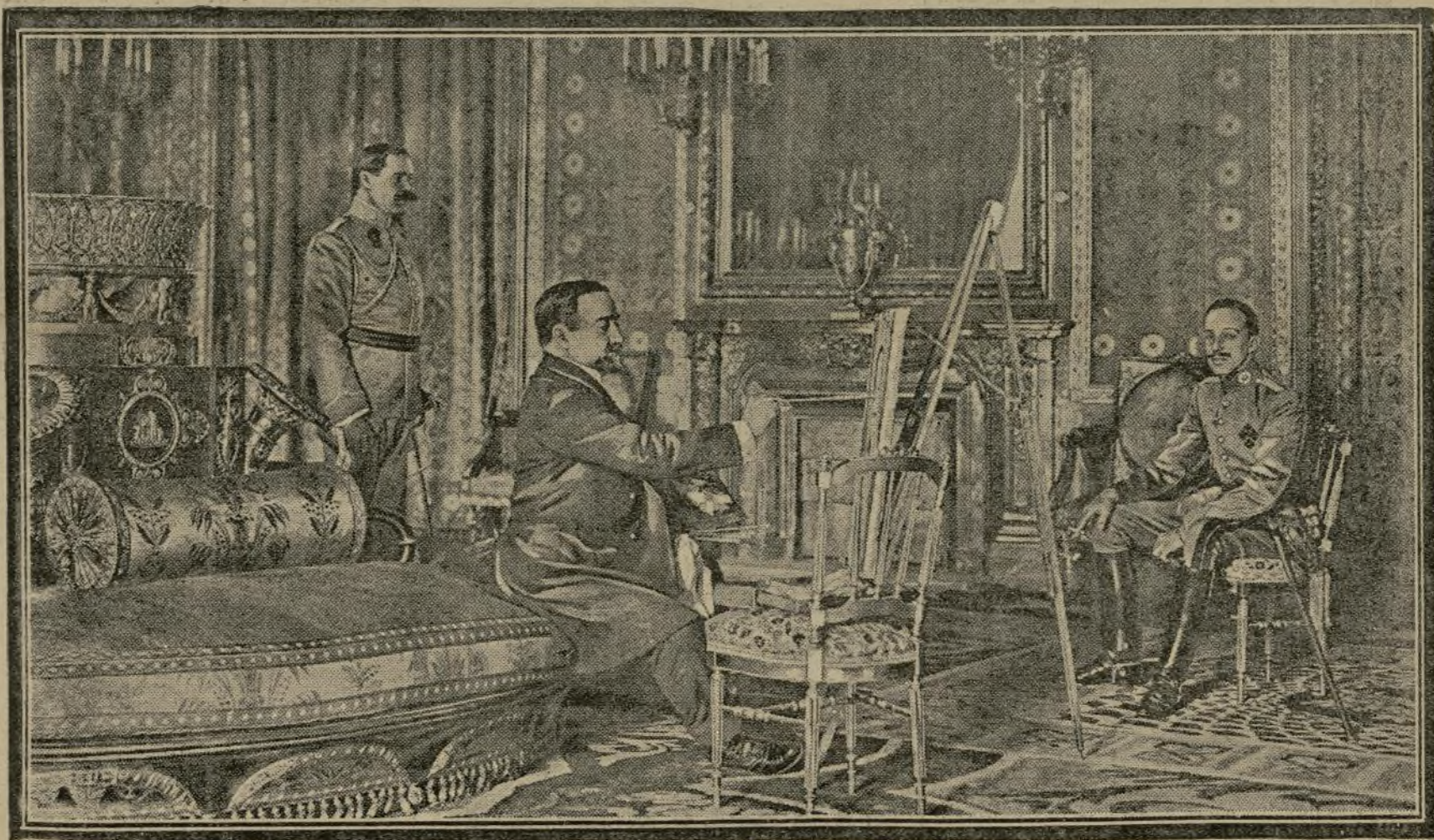
Un relèvement de tarif de 15 pour cent va être appliqué, pour les voyageurs et les marchandises, sur les chemins de fer français. Quinze pour cent ! La formule demeure dans le domaine quasi abstrait, car elle oblige à un calcul. Ce calcul, nous l'avons fait pour nos lecteurs. Voici ce que représentera le relèvement de tarif pour le transport des voyageurs en première, en seconde et en troisième classe, sur les principaux parcours des six grands réseaux.

La réception à l'Académie de M. de La Gorce est la première de la guerre



Hier l'éminent historien Pierre de La Gorce, prononçant l'hommage de M. Thureau-Dangin, a été reçu sous la coupole : 1^o M. de La Gorce lisant son discours ; 2^o M. Henri de Régnier, directeur de l'Académie ; 3^o M. René Doumic, chancelier ; 4^o M. E. Lamy, secrétaire perpétuel ; 5^o M. d'Haussonville ; 6^o M. René Bazin, les deux parrains du récipiendaire.

Le roi Alphonse XIII posant devant le peintre Carlos Vasquez qui fait son portrait



Le roi Alphonse XIII a reçu, à l'occasion de sa fête, une délégation des municipalités d'Espagne, venue pour lui demander de porter la grand'croix de bienfaisance pour les immenses services humanitaires rendus par lui pendant la guerre. Le roi a décidé de placer cette croix sur l'étendard du régiment qui porte son nom. Cette photo que nous reproduisons d'après « La Esfera » représente le généreux souverain posant devant l'artiste Carlos Vasquez qui fait son portrait.

A LA CHAMBRE

Un débat s'est engagé en comité secret sur les affaires de Grèce

La discussion des interpellations sur les affaires de Grèce a commencé hier, en comité secret, ainsi que nous l'avions annoncé.

La séance s'ouvrit auparavant par le dépôt d'une demande d'interpellation de M. Charles Leboucq sur les mesures que le gouvernement compte prendre pour améliorer et intensifier la circulation des bateaux sur la Basse-Seine. Cette interpellation jointe à celle de MM. Paté, Edouard Ignace et Lanche sur la crise du charbon, l'ordre du jour appela les interpellations de M. Abel Ferry, sur la situation actuelle de notre corps expéditionnaire en Macédoine et les garanties de sécurité offertes par le gouvernement grec, et de M. Abrami, sur les événements des 1^{er} et 2^e décembre à Athènes, et sur la politique du gouvernement en Grèce.

M. Deschanel fit aussitôt connaître qu'il était saisi d'une demande de comité secret portant les vingt signatures réglementaires.

— Les noms ! Les noms ! cria-t-on à gauche.

Le président lut les noms. On entendit, dans le brouhaha, ceux de MM. Iriart d'Ichepare, Le Brecq, Jacques Stern, Narcisse Boulanger, d'autres encore...

— Les amis de la lumière ! dit M. Emile Constant.

Et M. Albert Favre de s'écrier :

— Ces messieurs de la famille !

On rit et les urnes commencèrent à circuler. Par 289 voix contre 187, le comité secret fut prononcé.

A 2 h. 30, les tribunes étaient évacuées et la séance suspendue ; à 2 h. 45, les cinq sonneries réglementaires nous annonçaient la reprise à huis clos...

On continuera cet après-midi à deux heures.

Léopold BLOND.

AU SÉNAT

Une interpellation sur le blocus

M. Gaudin de Villaine a interpellé, hier, au Sénat, sur les mesures que le gouvernement compte prendre afin de resserrer le blocus et d'empêcher l'exportation des métaux français indispensables à la fabrication des canons et explosifs.

Il s'agissait, notamment, du nickel de Nouvelle-Calédonie, qui serait allé en Allemagne en passant par l'Amérique. Le sénateur de la Manche fit, à ce sujet, le procès de la Société française du nickel, à qui il reproche de s'être alliée à la Metallgesellschaft, de Francfort, qui a accumulé les matières premières en Allemagne.

M. Henry Bérenger, qui intervint dans le débat, fit connaître qu'un navire neutre, chargé de nickel de Calédonie destiné à la maison Krupp, avait été arrêté à Brest, en fin 1914. A la même époque, le gouvernement anglais faisait saisir un navire dans des conditions analogues. Aujourd'hui, les Etats-Unis peuvent, seuls, recevoir le nickel de la Nouvelle-Calédonie, mais avec des garanties spéciales. On continuera aujourd'hui.

LE CONGRÈS DU « LABOUR PARTY »

LONDRES, 25 janvier. — Ce matin, à la séance du congrès du Labour Party à Manchester, M. Ramsay Mac Donald, trésorier du parti et chef de l'Indépendant Labour Party, a déposé une résolution demandant que tous les gros revenus qui ne sont pas le fruit du travail personnel soient taxés au taux de 75 0/0. Après une courte discussion, la résolution a été adoptée.

L'assemblée a discuté ensuite une série de problèmes d'après-guerre, notamment le droit de suffrage des adolescents, le travail des femmes, etc. Une motion rédigée en ce sens et tendant à envoyer à M. Lloyd George une députation du congrès a été votée à une grande majorité.

Un débat très vif s'est ensuite engagé au sujet d'une résolution déposée par M. Bruce Glasier, tendant à réunir un congrès socialiste international au même lieu et en même temps que le futur congrès de paix.

M. Will Thorne a demandé que ce congrès socialiste ne comprenne que les représentants des puissances alliées. Les débats ont été suspendus à midi. A la reprise de la séance, le congrès s'est prononcé à une majorité de 1.498.000 voix contre 496.000 contre le principe d'une conférence internationale.

TREMBLEMENT DE TERRE A JAVA

AMSTERDAM, 25 janvier. — Un violent tremblement de terre s'est produit dans l'île de Bali, près de Java. Environ 50 indigènes ont été tués et 500 blessés. Les dommages matériels sont considérables.

La révision des exemptés et réformés

La commission de l'armée a commencé l'examen des amendements

Plus de soixante amendements sont déposés au projet relatif à la nouvelle visite des exemptés et des réformés n° 2.

En dehors de ceux que nous avons déjà signalés, retenons un nouvel amendement de M. Joseph Denais, qui écarterait de la révision les hommes de plus de trente-cinq ans, n'y soumettant que ceux des classes 1903 à 1917 ; un amendement de M. Lafferre substituant les conseils de révision aux commissions de réforme ; plusieurs amendements dispensant de la nouvelle visite les territoriaux agriculteurs, les membres de l'enseignement, etc.

MM. Aristide Joberi et Turmel demandent, par contre, de soumettre à la nouvelle visite les fonctionnaires des classes 1896 à 1917 mobilisés sur place ou mis en sursis d'appel. En aucun cas, dit leur amendement, ceux déclarés aptes au service armé ne pourront être maintenus dans leur affectation ou leur sursis.

M. Henry Paté a déposé un contre-projet aux termes duquel les hommes des classes 1896 à 1917 inclus, exemptés et réformés avant le 2 août 1914 qui, depuis cette date, n'ont été examinés qu'une fois, seraient soumis à un nouvel examen par les conseils de révision, à l'exception des pères de quatre enfants et plus.

La commission de l'armée a commencé hier l'examen des amendements et en a écarté un certain nombre. Elle espère avoir terminé samedi et entendre, le jour même, lecture du rapport de M. Ossola.

LA CRISE DU CHARBON

Les livraisons de charbon ont été plus importantes hier que la veille, l'autorité militaire ayant mis à la disposition de la Ville de Paris cinquante camions automobiles. Les dépôts et les débitants ont pu s'approvisionner pour satisfaire aux besoins urgents de leur clientèle.

D'autre part, un grand nombre de marchands de charbon se sont adressés, munis de leur patente, à l'Office départemental, caserne Napoléon, où on leur a délivré un stock provisoire, mais susceptible d'être renouvelé, et leur permettant ainsi de faire face aux exigences les plus immédiates.

La Ville de Paris avait, en effet, constitué, depuis le début de l'hiver 1915, des stocks relativement considérables destinés à être distribués gratuitement aux indigents, aux familles des mobilisés et aux bénéficiaires, de plus en plus réduits, d'ailleurs, de secours de chômage. Cette heureuse initiative a également permis à la Ville de Paris d'affecter d'autres stocks importants aux besoins impérieux des compagnies du gaz et de l'électricité, dont le fonctionnement a pu être régulier. Les lavoirs et certaines usines de guerre ont bénéficié de la même faveur, dans des circonstances critiques, et ce résultat est hautement appréciable.

A leur tour, les marchands de charbon les plus démunis, notamment ceux des faubourgs ouvriers, obtiennent trois tonnes de charbon chacun, au prix de 135 francs, soit 6 francs 75 le sac. Les camions automobiles ont pu, au cours des deux dernières journées, en délivrer environ 1.500 tonnes. Les mairies ont été en outre en mesure de délivrer des bons de charbon aux indigents qui le cherchent eux-mêmes dans des dépôts qui leur sont indiqués.

La crise est, par conséquent, atténuée, puisque les locataires dont les loyers ne dépassent pas 500 francs peuvent également se procurer du charbon au prix modeste de 4 francs 75 le sac. Ajoutons que les gros marchands de charbon délivrent, depuis deux jours, des sacs de dix kilos, de huit heures du matin à midi, et de deux à cinq heures. L'augmentation du nombre des heures de distribution a été accueillie avec joie dans les quartiers de la périphérie.

LAIT
CONDENSÉ

FARINE
LACTÉE

NESTLÉ

En Vente
chez les
Pharmaciens
Epiciers
Herboristes

LA
MARQUE
PRÉFÉRÉE

La première réception académique DEPUIS 1912

M. de La Gorce et M. de Régner évoquent
la bourgeoisie de Louis-Philippe
et le second Empire.

Malgré le froid, l'Académie française a connu hier, l'affluence des jours d'enthousiasme. Depuis le 1^{er} mars 1912, elle avait suspendu ses réceptions. Pour voir le nouvel académicien, M. de La Gorce, pour entendre la parole évocatrice de M. de Régner, toute parée des élégances les plus distinguées de notre langue, un public mondain et intellectuel occupait, bien avant l'heure des discours, les moindres places des tribunes et stationnait même jusqu'en les escaliers.

A 1 heure, nos immortels pénétrèrent dans la grande salle des séances, et M. de La Gorce prit place au fauteuil de feu M. Thureau-Dangin.

Et, selon l'usage, M. de La Gorce prononça l'éloge de son prédécesseur.

Debout dans la travée, un peu voûté, il remercia l'Académie, puis évoqua avec finesse la physionomie assez austère de son prédécesseur ; il célébra ses vertus, rappela sa vie de parfait honnête homme et ses travaux d'historien, entre autres le *Parti libéral sous la Restauration*, l'*Eglise et l'Etat de 1830 à 1848*, l'*Histoire de la Monarchie de Juillet*, la *Renaissance catholique en Angleterre au dix-neuvième siècle*.

Et M. de La Gorce de commenter, avec une affection éloquente, l'*Histoire de la Monarchie de Juillet*, toute vouée à Louis-Philippe.

La bourgeoisie de Louis-Philippe surtout eut tous les soins d'un portrait complexe :

Promptement et par le plus méritoire effort, la monarchie de Louis-Philippe est parvenue à se fixer, mais sur une plate-forme un peu étroite, laissant en dehors d'elle les grands qui la boudent et les petits qu'elle écarte. Entre les deux, il y avait la bourgeoisie. Avec elle, elle seule, la monarchie s'est organisée, un peu comme s'organiserait une très vaste société en commandite.

Ces bourgeois, recommandables par la probité, les mœurs privées, la prudence quotidienne, sont faibles, non par leurs vices — car ils n'en ont guère — mais par les vertus qu'ils ignorent ou dédaignent de pratiquer. Par héritage du dix-huitième siècle, ils sont sensibles, mais sensibles sans être toujours charitables. Ils ne savent ni assez regarder en haut, ni assez aimer en bas. Le sens supérieur des choses divines leur manque, et le plus souvent, dans leur vie rabaisée vers la terre, ils n'ont connu ni les recherches du doute, ni les troubles désolés de l'incroyance, ni les repos radieux de la certitude.

En pendant à cette description, M. Henri de Régner évoqua, par de légers traits artistes, l'époque du second Empire. Tout d'abord, certes, il répondit au récipiendaire, examinant son œuvre, présentant les mérites de l'*Histoire religieuse de la Révolution*, de l'*Histoire de la seconde République* et de l'*Histoire du second Empire*, mais le sensible écrivain des *Médailles d'argile* et du *Passé vivant* ne pouvait se défendre de faire à M. de La Gorce une chicane :

La seule, précisa-t-il, que je me permettrai au sujet de votre belle œuvre. Sur un point, elle me paraît incomplète. En la lisant, on y apprend toute l'époque impériale, mais on pourrait croire, à vous lire, que cette période fut une période sans littérature.

Je n'ai point, certes, le projet d'ajouter à votre œuvre le chapitre dont je remarque l'absence, mais trop de noms illustres me viennent à la pensée pour que je ne leur adresse pas un bref hommage auquel, j'en suis sûr, vous ne refuserez pas de vous associer. D'ailleurs, n'y risqueriez-vous pas, quand vous pénétreriez dans la salle de nos séances, de vous attirer un regard défavorable des Vigny, des Sainte-Beuve, des Dumas, des Lamartine et des Hugo, dont vous rencontreriez au passage les bustes glorieux et irrités ?

Mais cette digression littéraire était, en quelque sorte, moins un reproche qu'un subterfuge. Du moins, M. de Régner tint-il à l'affirmer :

Si je me suis attardé à cet hommage, dit-il, c'est que j'appréhendais d'en arriver aux dernières pages de votre histoire. Ne parlent-elles pas, ces pages, de dangers menaçants, de fautes accumulées ? Un vent d'orage les agite, précurseur de désastre et d'écroulement, mais j'avais tort de redouter ces âpres leçons, de craindre ces heures tragiques. Des événements prodigieux se sont chargés de nous en adoucir le souvenir. Que dis-je ? le Destin n'est-il pas en train de les raturer magnifiquement dans nos mémoires ! Armées vaincues, villes assaillées, provinces perdues, que restera-t-il de ce songe funeste qui nous a hantés depuis quarante ans et qui se dissipe aujourd'hui dans une aube empourprée de gloire dont le couchant sera plus glorieux encore ? Regardons-la, cette gloire sanglante, vengeresse et certaine, monter lentement, mais divinement, à l'horizon, et saluons dans nos cœurs l'histoire de demain qui aura à écrire l'histoire d'aujourd'hui. Puisse-t-il avoir, comme vous, monsieur, l'amour de la vérité et le goût du bon langage, celui qui fixera, pour l'avenir, la figure de la Patrie délivrée et de la France victorieuse !

Et c'est ainsi que sous la Coupole de l'Institut, aux verrières empourprées par le soleil couchant, fut unie parmi les applaudissements l'ombre vigilante de la France du passé à la vision lumineuse de la France de l'avenir...

Jules Bernex.

LES CONTES D'EXCELSIOR

Les trous d'obus

— Le courage!... Le courage!... nous dit le capitaine Louis Gonin. Qui sait ce qu'est, au juste, le courage? La guerre a bouleversé beaucoup de mes idées sur ce point; j'en arrive à croire que le plus étonnant courage consiste, non pas dans l'emballement désordonné, une sorte de fureur et d'ivresse, mais dans l'absolue discipline de soi-même, la volonté réfléchie, la détermination froidement prise.

Tenez!... j'ai conduit plusieurs assauts. C'est dans un de ces assauts-là, au-devant de Verdun, que j'ai attrapé une balle dans le bras. Là, j'ai vu de près ce que c'était que le courage. Terré dans la tranchée auprès de mes hommes, je les regardais anxieusement. Je serais ma montre dans ma main. Dans dix minutes, dans cinq minutes, dans trois minutes, j'allais lancer mon ordre de sortir de l'abri, d'escalader le parapet, de sauter dans la plaine bruisante de balles... disons le mot exact : d'aller à la mort. J'interrogeais les visages de mes poilus; je les voyais tendus, graves, crispés par une appréhension formidable. Et une pensée m'effleurait : « Si ces hommes, si ces braves gens qui savent qu'ils vont mourir, allaient hésiter devant mon commandement, s'ils allaient rester blottis derrière le créneau ? »

Et, tout de suite, cette chose m'apparaissait impossible. J'étais sûr que ces héros allaient se dresser à ma voix, de même que j'étais sûr, d'une certitude éclatante, qu'une seconde avant de jeter mon cri, je serais, moi, debout sur la tranchée, sans songer même que j'y figurais la première cible vivante.

Du courage, cela?... Certes!... Et pourtant!... Dans ce courage-là, il fallait faire la part de l'entraînement, de la communauté de l'action, de l'élan collectif qui faisait de chaque homme et de moi-même la partie impersonnelle et presque inconsciente d'un tout qui dominait un événement irrésistible; il fallait faire la part du déclenchement soudain qu'allait produire mon commandement, et la part de ma présence... et la part de mon exemple!

Certes oui, du courage!... et que j'appelai du courage tout court jusqu'au jour où je découvris un courage plus stupéfiant encore dans une circonstance que je vais vous dire.

C'était à X... nom à jamais glorieux et qu'il faudra écrire en lettres d'or dans les annales de cette guerre sans précédent. L'ordre d'assaut avait été donné pour sept heures.

A sept heures, j'avais bondi sur le parapet et entraîné mes hommes. Ils s'étaient élancés en hurlant, terribles, magnifiques!

Beaucoup tombèrent : mais les Boches épouvantés s'enfuirent, et nous pouvions, six cents mètres plus loin, nous mettre à l'abri dans des trous d'obus.

Or, rendez-vous compte de ce qu'étaient ces abris!... Ici, là, dans ces cuvettes remplies d'eau, éparses sur le terrain, séparées les unes des autres, deux hommes, trois hommes (un seul quelquefois) s'étaient aplatis, haletants encore de leur effort, étonnés, surtout, de se sentir encore vivants.

Au-dessus d'eux, tout autour d'eux, le hurlement des obus, l'éclatement des shrapnells, le miaulement des balles. Rester là, ne plus bouger, jouer, après la grande secousse nerveuse de tout à l'heure, de cette seconde d'accalmie et de bien relative sécurité!

Chacun se tâte; personne ne parle... et à qui parlerait-on?... Qui dans un trou, qui dans un autre, aucune pensée commune ne réunit plus ces braves; chacun est livré à lui-même... et les officiers ne sont plus là. — Vous entendez bien ce que je vous dis : les officiers ne sont plus là!

Ils sont (ceux qui restent debout) à droite de la ligne ou à gauche, quelque part, derrière un pli de terrain, en train de combiner leurs ordres. Et, sans doute, on attend les renforts, les hommes frais qui vont arriver, en courant, occuper à leur tour les trous d'obus et, de là, se porter en avant dans un élan tout neuf.

Or, il se produit ceci : les renforts ne viennent que plus tard, là-bas, les Boches se reformant sur l'éminence de Y..., dont nous devons les écarter à tout prix.

Cependant les hommes sont dispersés sur un

si long espace et le terrain est si battu par la mitraille que les officiers ne peuvent pas les rejoindre. Et alors, voici que, de trou d'obus en trou d'obus, un ordre écrit enveloppant une pierre est jeté à chacun.

« A dix heures un quart, quitter l'abri et s'avancer en ordre dispersé. Point de direction : Y... »

Messieurs, à dix heures un quart, mes hommes se dressèrent et je les vis courir une seconde fois au-devant de la mort. Mais cette fois, c'est eux-mêmes, c'est eux seuls qui durent, dans leur conscience, crier le commandement qui les mettait debout.

Et ils le firent sans se consulter, même du regard, trop éloignés les uns des autres, sans geste, sans parole et sans cri, un à un, chacun pour soi, parce que dans chacune de ces âmes régnait la froide, l'impassible maîtrise de soi-même, la volonté tranquille et déterminée qui n'avait plus besoin d'un ordre ni d'un exemple.

Ce courage-là, messieurs, me paraît être le courage absolu...

Vous étonnerai-je quand je vous dirai que j'ai pleuré en voyant ces héros se lever comme un seul homme, qu'il me sembla que j'assistais à un miracle?...

Et ne croyez-vous pas aussi qu'en France seulement on puisse assister à un miracle pareil? MONTBOYER.

L'abondance des matières nous oblige à renvoyer à demain la suite de notre feuilleton L'OTAGE.

ÉCOLE Boulevard Poissonnière, 19 **PIGIER**
Aue de Rivoli, 53
Commerce, Comptabilité, Sténo-Dactylo, Langues, etc.

POUR LA CRÉATION D'UN PARC PYRÉNÉEN



LA RÉUNION D'HIER CHEZ S. A. S. LE PRINCE DE MONACO

(Au premier plan, assis, le prince Albert de Monaco; debout, derrière le fauteuil, le prince Roland Bonaparte.)

Depuis longtemps le prince de Monaco, dont on connaît les travaux scientifiques et les belles initiatives, a formé le dessein de créer dans les Pyrénées françaises et espagnoles un parc conçu sur le modèle des grands parcs des États-Unis, et devant servir de réserve de chasse, toute la faune européenne pouvant s'acclimater dans ce domaine idéal.

Ce projet n'intéresse pas que les néomodes en quête de jolis coups de fusil : il aurait en outre l'avantage de servir des intérêts multiples en attirant dans un site incomparable les touristes, les naturalistes, les hygiénistes, les amateurs de plein air et de beaux décors, et même les pêcheurs, car de vastes réserves de pêche sont également prévues.

Ce programme a reçu l'adhésion d'un grand nombre de personnalités ; il figurera à l'ordre du jour du Congrès des nations amies et alliées pour l'expansion des stations thermo-minérales, climatiques et balnéaires qui se tiendra à Monaco aussitôt après la fin des hostilités.

C'est en prévision de ce congrès qu'une réunion présidée par le prince de Monaco a eu lieu hier après-midi avenue du Trocadéro.

Y assistaient : S. A. I. le prince Roland Bonaparte, M. de Villaviciosa de Astillas, MM. Jean Dupuy, Casimir, Monier, Bonaparte, Coggia, Fossas, Reynard, Mugeon, Mir, L...

Boubouroche soulève une émeute à Vienne

IL BUVAIT DE LA VRAIE BIÈRE !

ZÜRICH, 24 janvier. — Un voyageur neutre qui est arrivé ici, venant d'Autriche, et qui donne des renseignements typiques sur le manque de vivres dont souffrent à présent les habitants de Vienne, fait le récit d'une véritable émeute soulevée par une représentation de *Boubouroche*, dans un petit théâtre viennois.

Le scandale ne fut pas provoqué, comme on aurait pu le croire, par la représentation de la comédie d'un des plus spirituels auteurs des Alliés. Non. Les Viennois n'ont pas pu voir sans indignation un acteur, sur la scène, déguster une boisson dont ils sont à présent de plus en plus sevrés, la Pilsener.

Au premier acte de *Boubouroche*, le héros absorbe bocks sur bocks. Le public du petit théâtre où la pièce de Courteline était représentée crut d'abord que ces bocks n'étaient qu'un liquide auquel une substance quelconque avait donné l'apparence de la bière. Mais, au troisième bock, les spectateurs les plus rapprochés de la scène s'aperçurent que l'acteur chargé du rôle de Boubouroche avalait réellement de la vraie bière et de l'espèce si recherchée, car l'arôme bien connu leur parvenait par-dessus la rampe.

Les murmures grandirent. A un certain moment l'acteur, dans un jeu de scène, eut la malheureuse idée de lever son verre avec un sourire, en se tournant vers les spectateurs. Ce fut le signal du tumulte. Les spectateurs virent-ils une provocation dans ce geste ? Outrés par le gaspillage du précieux liquide fait avec ostentation, ils s'élancèrent sur la scène, mettant en fuite les acteurs et le personnel du théâtre et causant un tumulte auquel seule la police put mettre un terme.

Un numéro du *Neues Wiener Journal* relate en grand détail le pittoresque incident et en atteste l'absolue véracité. — (Radio.)

de La Jaille, sénateurs ; Fernand David, Nogues, Dreyt, députés ; marquis de Gonel, marquis de Paris, comte de Saint-Saud, comte d'Almourt, docteur Segal, docteur Sellier, docteur Garnel, de l'Académie de Médecine ; colonel Durigue de Lannaguet, comte Clary, MM. Tessier, Antoni, Lafosse, Mathey, Famechon, Defert, Louis Forest, Charles Leux, etc. MM. Clémentel et Loucheur étaient également représentés.

Le prince de Monaco, dans un discours très applaudi, exposa les grandes lignes du projet.

Tour à tour, M. Cénac, M. Bepmale, M. Jean Dupuy, le comte Clary, au nom du Saint-Hubert Club ; M. Debreuil, au nom de la Société générale d'acclimatation ; M. Durigne, représentant du Club Alpin, et M. Ménégau prirent la parole.

Le marquis de Villaviciosa, sénateur aux Cortès, rappela qu'il venait de déposer sur le bureau du Sénat espagnol un projet correspondant à l'initiative du prince de Monaco, dont M. Emmanuel Brousse fit le plus vif éloge.

On procéda ensuite à l'élection du bureau dont le prince de Monaco accepta la présidence, mais en exprimant le désir de la céder lorsque le projet aura pris corps.

Trois commissions ont été créées.

BLOC-NOTES

LA JOURNÉE

Fête à souhaiter, aujourd'hui vendredi : Saint POLYCARPE; demain : Saint CHRYSOSTOME.

— A 10 heures : Messe de Requiem de l'Association des Dames Françaises, à la mémoire des soldats français et alliés morts au champ d'honneur (église Saint-Roch).

INFORMATIONS

— Notre confrère *Emile Renouard*, sous-lieutenant de zouaves en Orient, a été légèrement blessé d'un éclat d'obus à la main devant Monastir.

BIENFAISANCE

— La Croix-Rouge américaine va envoyer au front, cette semaine, une nouvelle section qui se compose de 20 ambulances, une cuisine, un atelier de réparation et un camion de 2 tonnes pour transporter les accessoires. Cette unité sera servie par 40 volontaires américains.

L'œuvre bienfaisante accomplie par ces unités a été mise encore une fois en lumière par trois nouvelles citations qui ont paru à l'ordre de l'armée, reconnaissant la valeur des services rendus par la section de la région de Verdun.

MARIAGES

— Dans l'intimité a été célébré le mariage du lieutenant *Jules Moch*, élève à l'Ecole polytechnique, décoré de la croix de guerre, fils du capitaine Gaston Moch et de Mme née Pontremoli, avec *Mlle Germaine Picart*, avocat à la Cour.

— A Monte-Carlo, vient d'être célébré, dans l'intimité, le mariage de *M. Alexandre Mélin*, ancien adjoint au maire de Monaco, sous-directeur de la Société des Bains de mer, avec *Mlle Ballestra*.

— On annonce les fiançailles de *Mlle Gladys O'Ryan* avec le sous-lieutenant *Hubert de Margerie*, du 4^e bataillon de chasseurs à pied.

NAISSANCES

— Mme *Jules Elby*, femme de l'administrateur directeur général des mines de Bruay, a mis au monde un fils qui a reçu le prénom de Maurice.

DEUILS

Nous apprenons la mort :

— Du général *Jacquet*, commandant la 3^e division de l'armée belge. Le général *Jacquet* a succombé à une maladie contractée dans les tranchées de l'Yser.

— De *Mgr Marzolini*, prélat préposé à l'administration de l'Obolo de Saint-Pierre, décédé à Rome, à l'âge de soixante-deux ans.

— De *M. Hippolyte Poincelot*, secrétaire général de la Compagnie générale des Voitures à Paris, décédé en son domicile, 1, place du Théâtre-Français.

— De *M. Emile Raullet*, inspecteur adjoint des eaux et forêts, capitaine d'état-major, victime de son dévouement au service de la France le 12 janvier.

— Du marquis de *Raincourt*, maître de forges à Fallon, décédé à quatre-vingt-deux ans.

— De *Mme Serres de Gauzy*, née Mozac de Lamonnerie, décédée à Bel-Air (Ailier), à quatre-vingts ans.

— De *M. Luques*, vicaire général de l'archevêché de la République de l'Uruguay, décédé à Montevideo.

Pour les naissances, mariages, nécrologies, s'adresser à l'Office des Publications, 21, boulevard Poissonnière, Paris. Téléphone Central 52-11 — 9 à 6 h. Tarif spécial pour nos abonnés.

Labondance des manuscrits qui nous sont envoyés et la nécessité où nous nous voyons de ne pas les rendre, qu'ils aient été publiés ou non, nous forcent à prier nos confrères et nos correspondants de garder copie des articles qu'ils nous adressent.

UNE CONFÉRENCE DE M. A. WILLETTE

La société des « Amis de Paris » a coutume de donner tous les jeudis une conférence à la mairie du neuvième arrondissement. Elle avait choisi, hier, pour conférencier, M. Adolphe Willette. De quoi le bon Pierrot pouvait-il parler, sinon du dessin et de la guerre ?

Sans doute le crayon a joué à l'arrière un rôle modeste mais cependant utile à côté de la plume. Le caricaturiste s'est révélé le compagnon d'armes

de l'écrivain, et il n'a épargné à l'ennemi ni ses flèches ni ses légendes.

Un public nombreux a écouté Willette et n'a pas été surpris de le voir manier le verbe aussi élégamment que le fusain. De la couleur, de l'ironie, un esprit qui n'a jamais cessé d'être de Paris, ont enchanté l'auditoire, et ce fut dans une salle sévère une séance heureuse, et qui valait d'être notée.



LE PEINTRE WILLETTE LISANT SA CONFÉRENCE

(A côté de lui, au tableau noir, un Pierrot — le « Pierrot de Willette » — que l'artiste vient de tracer.)

TRIBUNAUX

L'affaire des carbures en cassation

La chambre criminelle de la Cour de cassation, présidée par le conseiller Bard, était, hier, saisie du pourvoi formé par cinq des inculpés, MM. de Biva-Berni, Giraud-Jordan, Gall, Sautter et Gandillon, contre l'arrêt de la chambre des mises en accusation du 26 décembre dernier, statuant sur les réquisitions du procureur général.

On se souvient que celles-ci avaient été prises au sujet d'un incident relatif aux expertises, d'où la demande d'annulation de la procédure basée sur les irrégularités qui auraient été ainsi commises.

La chambre des mises en accusation repoussa l'annulation et déclara la procédure régulière.

Le pourvoi des inculpés était-il recevable ?

Le conseiller rapporteur Bourdon a conclu à l'irrecevabilité.

M^{rs} Morillot et de Segogne ont soutenu le contraire, en vertu de l'article 135 du code d'instruction criminelle et de la jurisprudence accordant le droit de pourvoi toutes les fois que la chambre des mises en accusation juge définitivement un point de fait — en l'espèce, la régularité de l'expertise contestée par les demandeurs.

L'avocat général Furby a également conclu à la non recevabilité du pourvoi, en se basant, non sur l'article 135, mais parce qu'on se trouve uniquement dans le domaine de l'instruction, en vertu de l'article 416.

La Cour, adoptant les conclusions de l'avocat général Furby, a déclaré le pourvoi irrecevable.

M. Gunsbourg contre l'« Action Française »

La cinquième chambre du tribunal correctionnel a rendu, hier, son jugement sur l'exception d'incompétence soulevée par M^{rs} de Roux au nom de l'Action Française et de M. Léon Daudet.

Après avoir examiné tous les témoignages recueillis, le tribunal a déclaré que M. Raoul Gunsbourg, directeur lyrique du théâtre de Monte-Carlo, n'était qu'un entrepreneur de spectacles subventionnés par la Principauté de Monaco, et nullement un fonctionnaire investi d'une partie de l'autorité publique.

N'admettant pas davantage l'indivisibilité entre cette action et celle de M. Camille Blanc, le tribunal a rejeté les conclusions des défenseurs.

Les débats sur le fond seront continués à l'audience du 8 février prochain.

FAITS DIVERS

Le feu. — Hier matin, à 6 h. 1/2, un commencement d'incendie s'est déclaré, 23, rue Jean-de-Beauvais, dans un logement occupé par M. Abel Teulière, âgé de vingt ans, employé de commerce.

Les pompiers se sont rendus facilement maîtres du feu; mais, malheureusement, avant leur arrivée, la fumée avait provoqué l'asphyxie de M. Abel Teulière.

Les écrasés. — A 8 h. 1/2, hier matin, à l'angle des rues Périer et de Bagnaux, à Montrouge, une automobile de livraison a renversé Mmes Louise Maquet, demeurant 39 ter, rue Etienne-Dolet, à Arcueil, et Marie Charlier, demeurant 21, rue Boileau, à Montrouge.

Toutes deux ont été grièvement blessées sur diverses parties du corps, notamment la première. Elles sont soignées à l'hôpital Broussais.

THÉÂTRES

PETITE GAZETTE DE LA COMÉDIE

Mme Piérat a été chaleureusement acclamée dans *Phèdre* par les abonnés de la seconde série des jeudis classiques : quatre rappels après le premier acte, cinq après le second, six après le quatrième, autant à la fin de la tragédie ! Pourtant ni cet accueil, ni cette seconde épreuve ne modifient mon jugement sur la valeur de son interprétation.

Malgré la vérité de ses accents Mme Piérat nous présente une *Phèdre* « de fantaisie ». Seulement, tandis que De Max, par exemple, doué de toutes les qualités du tragédien, mais tenant de ses origines une conception, une vision de l'art français qui ne sont point nôtres, déforme les créations de nos tragiques en leur imprimant d'ailleurs un caractère d'une curieuse originalité, Mme Piérat, disposant de moyens moins puissants mais s'adaptant étroitement à la pensée de Racine, transpose son héroïne en aménageant, si je puis dire, l'extériorisation de ses sentiments.

Emile MAS.



M. DE MAX A SALONIQUE

Celui qui se disait volontiers le successeur de Mounet-Sully, à la Comédie-Française, s'est engagé, on le sait, dans notre armée d'Orient, en qualité d'interprète. Le voilà dans son nouveau rôle dans son nouveau décor.

CINÉMAS

AU GAUMONT-PALACE, « JUDEX »

2^e épisode (l'Expiation)

Judex continue sa marche triomphale avec 2^e épisode, l'Expiation.

Avec ce grand roman d'aventures voisine un ciné-vaudeville, tiré de la célèbre pièce de MM. Maurice Hennequin et Pierre Veber, *Vous n'avez rien à déclarer ?*

Cette œuvre est interprétée par une troupe choisie parmi les plus grandes vedettes des meilleurs théâtres de Paris et Mlle Jane Renouardt, qui joue l'amusant rôle de Pauline Dupont.

Le spectacle commencera à 8 h. 15 précises. Location : rue Forest, 11 à 17 h. Tél. Marcadet 16-73.

Ce soir

Opéra. — Comédie-Française. — Opéra-Comique. — Odéon.

Relâche.

Trianon-Lyrique. — 8 h. 15, les Saltimbanques.

Antoine. — 8 h. 15, le Crime de Sylvestre Bonnard.

Bouffes-Parisiens. — 8 h. 15, Jean de La Fontaine.

Châtelet. — Ce soir, à 8 h., Dick, roi des chiens policiers.

Th. Edouard-VII. — 8 h. 45, Son petit frère.

Grand-Guignol. — 8 h. 30, le Laboratoire des hallucinations.

Gymnase. — 8 h. 15, la Veille d'armes.

Nouvel-Ambigu. — 8 h. 30, Mam'zelle Nitouche.

Th. Michel. — 8 h. 45, l'Accord parfait, Je te jette par la fenêtre.

Palais-Royal. — 8 h. 30, Madame et son filleul.

Cluny. — 8 h. 15, Une nuit de noces.

Porte-Saint-Martin. — 7 h. 30, Cyrano de Bergerac.

Apollo. — 8 heures, les Maris de Ginette.

Capucines (tél. Gut. 56-40). — 8 h. 30, Crème-de-Menthe.

Alto : revue ; la Clef ; Aux chandelles.

Réjane. — 7 h. 45, l'Oiseau bleu.

Renaissance. — 8 heures, la Guerre et l'Amour.

Scala. — 8 heures, la Dame de chez Maxim.

Variétés. — 8 h. 15, Moune (Max Dearly, Jane Renouardt).

MUSIC-HALLS

Olympia (Central 44-68). — 2 h. 30 et 8 h. 30, 20 vedettes et attractions.

Ba-Ta-Clan. — 8 h. 30, l'Anticafardiste, revue.

CINÉMAS

Gaumont-Palace. — 8 h. 15, Judex (2^e épisode). Location 4, rue Forest, 11 à 17 h. Tél. Marcadet 16-73.

Vaudeville (Gut. 02-09). — 8 h. 30, Christus, avec orchestre et grand orgue.

En ce qui concerne la ligne de Paris à Auteuil, s'adresser aux chefs de gare qui possèdent les nouveaux horaires.

DANS TOUTES LES PHARMACIES.
VENTE EN GROS - 8, Rue Vienne, Paris.

On n'a qu'à découper cette annonce et l'adresser à : *Produits NYRDAHL, 20, rue de la Rochefoucauld, Paris*. Pour recevoir franco la brochure explicative de 150 pages, ainsi qu'un petit échantillon réduit au dixième, qui permettra d'apprécier le goût des deux du produit.

Le flacon : 4 fr. 50 franco. - Toutes pharmacies.

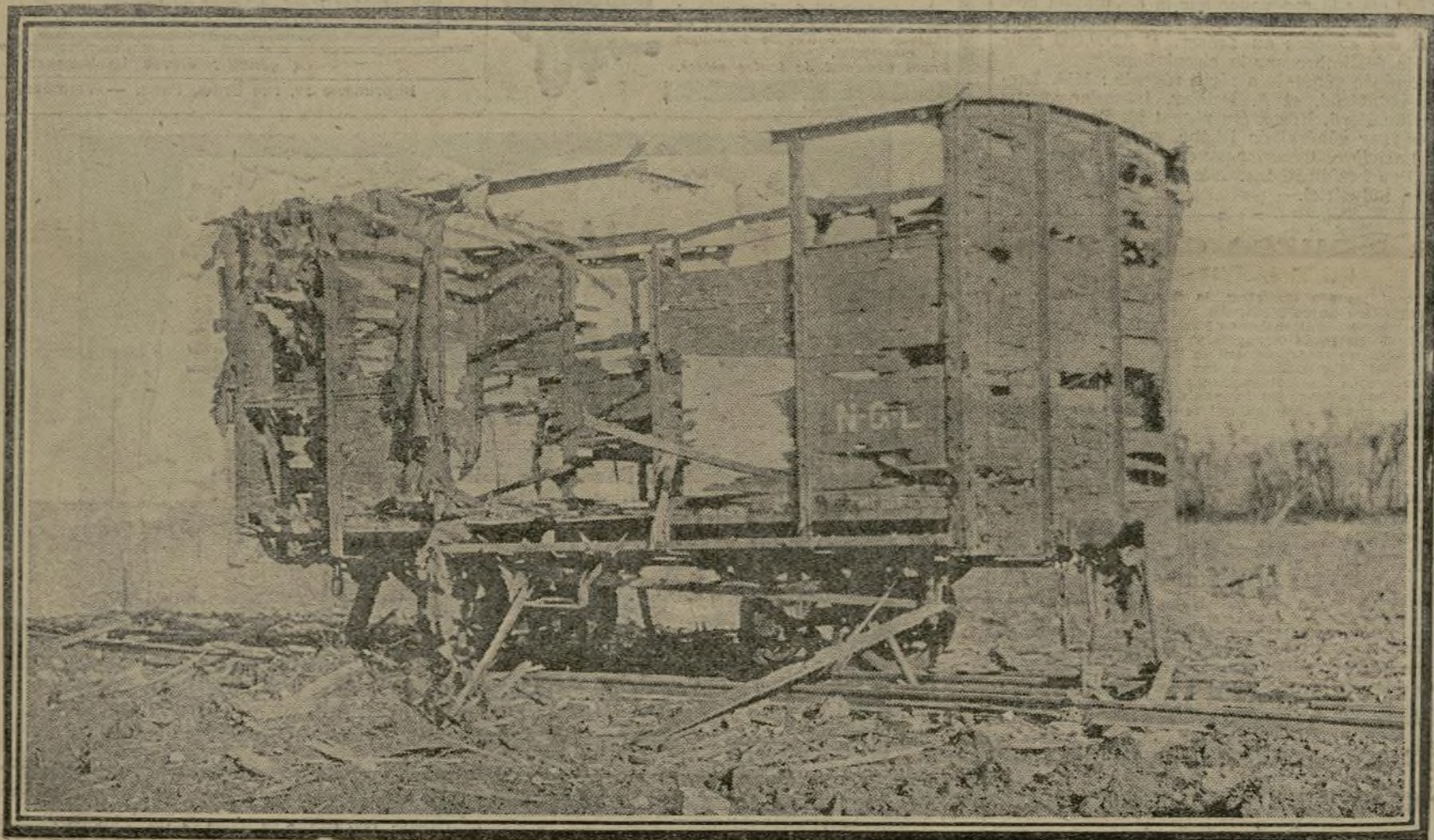
Imprimerie 19, rue Cadet, Paris. — Volumard.

L'amiral Corsi, ministre de la marine italienne, écoutant le rapport d'un aviateur



On sait que l'amiral Corsi, qui était de passage à Paris ces jours derniers, assiste actuellement à Londres à la conférence navale. Déjà grand-croix de la Légion d'honneur, l'amiral a dernièrement reçu à Rome la Croix de guerre des mains du général Lyautey. Le voici écoutant le rapport d'un aviateur retour d'un raid périlleux sur l'Adriatique.

Wagon de munitions allemand détruit par notre artillerie



La destruction des convois qui ravitaillent l'ennemi en munitions est l'un des buts que poursuit le plus âprement notre artillerie. Elle y réussit souvent grâce aux renseignements fournis par l'aviation. Ce wagon allemand vu après l'explosion du chargement qu'il portait vers les lignes ennemies de la Somme témoigne de la précision de notre tir.